

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIÈRES.

PAPA NOE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 16 FÉVRIER 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouve dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ETENDARD."

CAUSERIE DU DIMANCHE.

SI J'AVAIS UN MILLION !...

Ils étaient cinq ou six, prenant le repas du soir à la table d'un brave ouvrier. Bien que les mets ne fussent pas très riches, on mangeait gaiment. La conversation roulait sur différentes questions. On parlait de ci de ça, de projets, de voyages, de travaux, de politique et naturellement de fortune. Chacun avait son idée, son plan, sa chimère, ses châteaux en Espagne. Tous avaient en vue l'augmentation de leur bien-être.

Les âmes cultivées, les chercheurs d'idéal, la jeunesse à vingt ans, les poètes ne sont pas les seuls qui aient la soif du bonheur. Cette foule qui nous semble indifférente à toutes les grandes jouissances, que l'on dirait se contenter du pain de tous les jours, cette foule qui marche incessamment, qui travaille toujours sans jamais se décourager, ce peuple que l'on nomme les ouvriers, vit sans cesse avec un idéal en perspective.

Pour le riche, dégoûté de toutes jouissances terrestres, fatigué, blasé, l'idéal est quelque chose que l'on ne définit pas sur la terre.

Pour le pauvre qui n'a jamais senti les douceurs de la richesse, qui n'a jamais roulé, dans sa main, les pièces d'or, que le riche, s'il n'est pas avare, regarde avec indifférence, pour le pauvre qui sue sang et eau sur son ouvrage, l'idéal c'est le million! On a beau lui dire les trompeuses promesses du veau d'or, lui répéter les déboires et l'effrayant souci du millionnaire; tant qu'il n'aura pas glacé son cœur au contact de ces pièces luisantes et froides, il fera tous pour les posséder. Il caressera ce rêve toute sa vie; il ira partout, se séparera des siens, laissera sa patrie, brisera sa santé, y perdra la vie même, mais ne laissera pas sa chimère.

Celui-là est un matelot, celui-ci un voyageur, cet autre un émigrant, ceux-ci sont des colons, ceux-là se ruinent à l'étranger dans la fumée des manufactures... Et pourquoi tout ce mouvement, toutes ces peines, tout ce travail? Pour amasser de l'or! pour pouvoir vivre heureux.

Et bien! donc, à table, ce soir-là on parlait de richesse; et chacun s'animait à la pensée, qu'un jour, il pourrait devenir riche.

—Et que ferez-vous de votre or, dit celui qui présidait le repas?

Et chacun de défilé ses plans, de faire voir ses projets.

—Ah? diable, si jamais je mettais la main sur un million, je ne serais pas en peine de lui, dit un des convives. J'aurais vite laissé là ma hache et m'en irais vivre en ville, sans plus m'occuper de travail.

—Sans t'occuper non plus de tes amis, reprit un autre, moi, si la chance m'arrivait, je croirais être plus gentil. Je bâtirais une espèce de palais, et là nous irions vivre ensemble, n'est-ce pas, mes vieux?

—Bravo! c'est ça, dirent les autres, et nous serions en repas et nous gogallions, hein? C'est dommage que tu ne l'aies pas ton million...

Et tous de prendre plaisir à cette apparition d'un avenir doré.

Le maître n'avait pas dit son mot. Celui-là était plus sérieux que les autres, mais n'était pas moins chimérique.

—Un million, dit-il, n'arrive pas tous les jours et j'y regarderais de plus près. Vous allez rire de moi, n'importe, je dirai ce que j'en voudrais faire maintenant. D'abord je resterais au pays. Depuis longtemps, je considère avec inquiétude, ces milliers d'étrangers, qui s'en vont dans l'Ouest s'établir sur des lieux qui nous appartiennent. Eh bien! moi, j'irais là, je choisirais quelque site avantageux, qui plus tard pourrait devenir ville ou village, et, ma foi, j'achèterais là de quoi faire une paroisse.

En écoutant cette proposition tout le monde se prit à rire.

Oui! te voilà bien avancé, que ferais-tu de cette paroisse sans paroissiens...

—Rien de plus simple, je la peuplerais de tous mes amis. Ceux qui n'en voudrais pas s'en passeraient. Je les soutiendrais pendant les premières années—on travaillerait beaucoup, la charue irait vite et dru,—la terre rendrait de belles récoltes, le prospérité viendrait, puis l'on paierait la dime tout comme à notre curé; qui empêche?

Je ferais les frais nécessaires à l'exploitation de nos produits; je frayerais les chemins. Et lorsqu'enfin nous serions établis en nombre suffisant, capable de souhaiter un curé, alors nous poserions les fondements d'une église. Le village s'agrandirait, deviendrait ville: ce serait la ville *Canadienne* de l'Ouest! Et nous serions célèbres, heureux, prospères: ce serait l'histoire d'un million... Et sans présomption, je crois mes amis, qu'un jour, on nous respecterait comme les fondateurs d'une ville, comme les bienfaiteurs de notre nationalité? Mon idée vous va-t-elle?

—Oui! Oui! c'est bien beau.....

On avait déjà l'enthousiasme de la laitière de Lafontaine.

—C'est dommage que tu ne l'aies pas ton million, on en ferait l'essai.

Oui pauvre brave homme, c'est dommage... A voir ton franc visage, à tes honnêtes et généreuses paroles, je crois que tu n'emploieras pas ce million à l'usage qu'en font certains hommes à goussets d'or. Tu caresses là quelque chose que l'on nomme illusion; n'importe l'idée en est bonne et généreuse, elle est noble et patriotique.

Tel qu'énoncé le plan n'est pas réalisable car il est trop beau. Mais de combien d'autres manières ne pourrait-on pas le mettre en pratique! Depuis des années la foule des étrangers se dirige en masse vers les plaines de l'Ouest. Tous ces peuples divers se groupent sur notre sol, se coalisent en quelque sorte, et pèsent plus tard d'un poids énorme dans la balance de nos destinées. On entend déjà comme des bruits sourds de révolte et d'indépendance parcourir les rangs de ces peuplades.

Dans quelques années, par là, le canadien-français n'aura pas voix prépondérante. Il sera écrasé, étouffé sous le flot. Il serait temps d'y voir.

Un des remèdes serait de restreindre l'émigration, et de donner au canadien des avantages qu'il n'a pas. Ceci regarde les ministres fédéraux.

Pour vous, millionnaires en peine de vos dollars, ne parlez pas tous ensemble. Choisissez bien les colons que vous voudrez gratifier de votre aide.....

GAZOF.

Un Chapitre d'Observations.

Nos vues ont-elles été bien comprises? Nous ne le croyons pas. C'est pourquoi nous croyons urgents de revenir sur certaines remarques que nous fimes en temps et lieux, et dont nos amis n'ont pas tenu comptes.

Premièrement, plusieurs de nos lecteurs, attachent une importance trop grande à nos problèmes, ne voyant pas qu'ils sont mis là en pas-temps et non sous un but de lucré pour notre journal. Partant de cette idée, bien persuadés que nous devons ces problèmes chaque semaine, les lecteurs dont nous parlons, vont même jusqu'à nous faire des reproches pour une chose, ou une autre. Nous recevons lettres sur lettres à cet effet.

C'est ainsi que la semaine dernière, nous reçûmes une lettre d'un de nos amis, nous invectivant amèrement parce que nous avions omis de publier son nom.

Nous avons dit et redisons encore que nous faisons ce petit journal pour les ouvriers; que la rédaction en était faite par des ouvriers. Voyons camarades, est-ce plaisant, dites nous-le, lorsque ayant fini une journée de travail comme ouvrier, nous rentrons le soir pour consacrer notre temps à la rédaction de ce petit journal, et que, dépouillant la volumineuse correspondance de chaque jour, nous trouvons des lettres de reproches ne serait-ce qu'une sur cinquante? Non n'est-ce pas, alors à ceux qui agissent ainsi, nous répétons: que les moyens que nous employons sont pour forcer l'ouvrier à lire ce qui le concerne particulièrement et non pour les problèmes proprement dit. Donc plus de reproches s'il y a erreur d'un côté ou de l'autre; que l'ouvrier-lecteur pense bien que c'est un frère ouvrier-écrivain qui prend sur son sommeil et pour lui être utile et pour l'amuser.

Il est honteux de voir des gens éterniser une plaisanterie ridicule, qui, n'achevant plus, devient une honteuse injure. Aussi conseillons-nous à celui qui signe IDIOT d'aller à l'école et non sur le champ de mars pour se "*daignaiser*" car à l'école peut-être arrivera-t-on à le *déniaiser* si c'est possible toutefois, car cet anonyme nous paraît posséder une forte dose d'imbécillité.

A l'avenir nous ne publierons plus les noms de ceux qui auront trouvé nos problèmes, la liste devient trop longue et le travail pour dépouiller la correspondance et faire une liste des noms est trop grand, nous ferons au sort simplement.

Songez bien, chers amis-lecteurs, que nous recevons chaque semaine 5 à 600 lettres.

Donc nous donnerons seulement les noms des vainqueurs.

LA BIBLIOTHEQUE DE L'OUVRIER.

Nous possédons une quantité raisonnable de livres traitant des métiers, et chaque semaine nous répondrons à une ou deux lettres, des fois trois, qui nous sont adressées par des amis nous questionnant au sujet de leurs métiers.

Naturellement, nous ne pouvons publier lettres et réponses, car les réponses surtout sont souvent fort longues et l'espace nous manque, nous répondons alors privément.

Il arrive parfois que nous sommes embarrassés faute d'avoir l'ouvrage "*ad hoc*" sur la question posée. Nous sommes donc désireux d'augmenter notre bibliothèque, c'est pourquoi à l'avenir nous